



UN ÉTRANGER EN
OLONDRE

SOFIA SAMATAR

ARGENT

Titre original :

A Stranger in Olondria

©2013 Sofia Samatar, avec l'accord de l'agence Cooke International

Publié pour la première fois en 2013 par Small Beer Press

Traduit de l'anglais par Patrick Dechesne

© Éditions Argyll 2022 pour la présente traduction

Dépôt légal : avril 2022

ISBN : 978-2-492403-43-9

ISBN du livre papier : 978-2-492403-39-2

Site internet : <https://argyll.fr>

Mail : editions@argyll.fr

ACCESSIBILITÉ

Aux éditions Argyll nous avons décidé de rendre nos livres numériques aussi accessibles que nos compétences techniques le permettent.

À ce titre, ce livre a été préparé au format EPUB3, en s'appuyant sur les normes ARIA (Accessible Rich Internet Applications) de la Web Accessibility Initiative. Un marquage sémantique précis permet de faciliter le travail d'outils d'assistance à la lecture, et nous avons précisé les passages propices à des difficultés de prononciation.

Au delà des normes ARIA, nous avons également préparé deux versions supplémentaires pour le bénéfice du lectorat dyslexique ou malvoyant. Le travail fourni sur ces deux variantes peut également être obtenu par un réglage soigneux des appareils de lecture, mais nous ne voulions pas que ce confort soit réservé aux plus techniques d'entre nous ; nous avons donc choisi de fournir des versions du livre pré-optimisées.

Elles sont proposées à titre gratuit, sur demande par courriel et présentation de la preuve d'achat de l'édition numérique standard.

La version optimisée pour le lectorat malvoyant utilise :

- la police de caractères *Luciole* (<https://luciole-vision.com/>) conçue spécifiquement pour cela ;
- un interlignage légèrement plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales.

Nous n'avons pas modifié la taille par défaut des caractères, considérant que ce réglage était probablement déjà fait.

La version optimisée pour le lectorat dyslexique utilise :

- la police de caractères *Accessible-DfA* (<https://github.com/Orange-OpenSource/font-accessible-dfa>) ;
- un alignement à gauche partout où l'édition standard justifie le texte ;
- un interlignage plus important avec une augmentation correspondante des autres marges verticales ;
- un espace inter-mots plus important.

Notre travail n'est bien sûr pas parfait ; nous recevons volontiers tout commentaire permettant d'améliorer l'accessibilité de nos livres. Nous ferons notre possible pour en tenir compte, dans les limites de nos compétences et en tentant de trouver le meilleur équilibre possible entre des demandes parfois contradictoires.

Le point de contact pour toute question relative à l'accessibilité est accessible@argyll.fr

Sofia Samatar

UN ÉTRANGER EN OLONDRE

Traduit de l'anglais (USA) par Patrick Dechesne.



À Keith

LIVRE PREMIER
Le vent des miracles

CHAPITRE 1

Printemps

Lorsque j'étais étranger en Olondre, je ne connaissais rien des splendeurs de ses côtes, ni de Bain, la cité-port dont les lumières et les couleurs se déversent dans l'océan telle une cascade de roses. Je ne connaissais pas l'immensité du marché aux épices de Bain, dont les effluves capiteux rendent fous les marchands. Je n'avais jamais vu se lever les brumes matinales à la surface de la verte Illoun chantée par les poètes ; je n'avais jamais vu de femme porter des bijoux dans ses cheveux ou contempler l'éclat cuivré de dômes, ni ne m'étais tenu sur les plages mélancoliques du Sud tandis que le vent soufflait sa tristesse de la mer. Au plus profond du Fayaleith, le pays des vins, votre cœur peut s'arrêter de battre face à la pureté de la lumière qui y règne ; il s'agit de la lumière que les natifs de l'endroit appellent le « souffle des anges », et on prétend qu'elle peut guérir les maladies cardiaques et les poumons fragiles. Plus loin encore se trouve Balinfeil où, durant les mois d'hiver, les gens portent des capes en fourrure d'écureuil blanc et qui, durant les mois d'été, alors que la terre est tapissée de fleurs d'aman-dier, est le séjour de la déesse Amour. Mais de tout cela, je ne connaissais rien. Je ne connaissais que l'île où ma mère huilait rapidement ses cheveux à la lueur d'une chandelle et me terrifiait avec ses histoires du fantôme sans foie, dont les sandales claquaient sur le sol à cause de ses pieds placés à l'en-vers.

Je m'appelle Jevick. Je viens du bleu et brumeux village de Tyom, sur la côte ouest de Tinimavet, dans l'archipel du Thé.

Du haut des falaises de Tyom, on peut parfois apercevoir les côtes verdâtres de Jiev si le temps est clair ; mais quand il pleut et que toute la lumière est absorbée par d'épais nuages, c'est le village le plus solitaire du monde. Il faut trois jours à dos d'âne pour rejoindre Pitot, la bourgade la plus proche, et voyager jusqu'au port septentrional de Dinivolim demande deux semaines de voyage dans une chaleur suffocante. À Tyom, au milieu d'une cour, se tenait la maison de mon père, un bâtiment élevé fait de pierre jaune, ouvert par une grande arche d'où pendaient des plantes et doté d'un toit plat et de neuf chambres fermées par des volets. Et aux alentours du village, dans une vallée noyée par la pluie, là où les ânes bruns pleurent sous le coup de l'exténuation, là où les fleurs se fanent irrémédiablement sous l'effet de la chaleur, se trouvait la précieuse ferme à poivre de mon père.

Cette ferme était la source de sa fortune et lui permettait d'entretenir son imposante maisonnée, de maintenir sa position au conseil du village et de porter un bâton teint de rouge. Les buissons de poivre, que les brouillards rendaient verts et voluptueux, racontaient de leur souffle humide et piquant des histoires de richesse et mon père avait l'habitude de frotter leurs épis séchés entre ses doigts afin qu'ils prennent l'odeur de l'or. Mais bien qu'il fût riche sous certains aspects, il n'en était pas moins pauvre sous d'autres. Il n'y avait que deux enfants sous notre toit et, après ma naissance, les années passèrent sans espoir d'en voir naître un troisième, une infortune généralement attribuée au dieu-éléphant. Ma mère disait que le dieu-éléphant en voulait à mon père, dont il jalousait la splendide maison et les champs fertiles, mais je savais qu'il se murmurait dans le village que mon père lui avait vendu ses enfants à venir. J'avais vu des gens se donner un petit coup de coude quand ils passaient devant notre demeure et chuchoter : « Il a payé ce palace au prix de sept enfants » ; et parfois, nos ouvriers chantaient cette sale petite chanson de labeur : « *Ici, le sol est rempli de petits os* ». Quelle qu'en fût la raison, la première femme de mon père n'avait jamais enfanté alors que sa seconde femme, ma mère, n'avait porté que deux enfants : Jom, mon frère aîné, et moi. Bien que la première femme de mon père n'ait jamais eu d'enfant, c'est à elle que nous nous adressions toujours en employant le terme « mère », ou, dans des occasions plus formelles, celui d'*eti-domvati*, « la femme de mon père ». C'est

elle qui nous accompagnait aux fêtes, guindée et dédaigneuse, les cheveux toujours attachés en deux rouleaux au-dessus de ses oreilles. Notre vraie mère vivait avec nous dans notre chambre et mon père et sa femme l'appelaient « nourrice », alors que nous, les enfants, l'appelions simplement par le prénom qu'elle portait depuis l'enfance : Kiavet, qui signifie « aiguille ». Elle avait le visage rond et aimable et ne portait jamais de chaussures. Ses cheveux pendaient librement sur son dos. La nuit, elle nous racontait des histoires tandis qu'elle huilait sa chevelure ou nous chatouillait avec une plume de goéland.

Mon père avait confié à sa première femme la tâche de nous rendre présentables chaque matin avant de nous recevoir. Ses doigts étaient sans pitié et fouillaient nos oreilles et notre bouche à la recherche de la moindre imperfection. Elle serrait cruellement les cordons de nos pantalons et lissait nos cheveux avec sa salive. Son long visage affichait une expression de rage contrôlée, son corps un air de défaite. Elle était amère par habitude et ses crachats puaient l'aigreur, me rappelant l'odeur du fond de la citerne. Je ne l'ai vue heureuse qu'une seule fois, quand il devint évident que Jom, mon doux et souriant frère aîné, ne deviendrait jamais un homme mais passerait sa vie au milieu des oranges, à imiter les pinsons.

Mes premiers souvenirs de rencontres matinales avec mon père datent de l'époque agitée de cette découverte. Libérés des poussées acrimonieuses de sa première femme, Jom et moi marchions main dans la main dans la cour parfumée, vêtus de pantalons et de courtes vestes brodées de bleu identiques. La cour était fraîche, ombragée par les arbres et remplie de plantes en pot. Près du mur, dans un abreuvoir plein d'eau, des oiseaux chanteurs se désaltéraient. Mon père était assis sur une chaise en rotin, ses jambes allongées devant lui, ses talons nus ressemblant à deux lunes.

Nous nous agenouillâmes.

— Bonjour, père que nous aimons de tout notre cœur, maugréai-je. Tes enfants dévoués te saluent.

— De tout notre cœur, de tout notre cœur, de tout notre cœur, continua Jom en tripotant nerveusement la cordelette de son pantalon.

Mon père resta silencieux. Nous pouvions entendre le rapide battement d'ailes d'un oiseau se posant dans les arbres. Puis il parla, de sa voix forte mais insipide :

— Fils aîné, tes salutations ne sont pas correctes.

— Et nous l'aimons, dit Jom d'un ton mal assuré.

Il avait fini par nouer un des bouts de la cordelette autour de son doigt. De lui émanait, comme d'habitude, une odeur de sommeil, de cheveux gras et de vieille urine.

Mon père soupira. Sa chaise grinça sur le sol tandis qu'il se penchait en avant. Il nous bénit en touchant le sommet de nos crânes, ce qui signifiait que nous pouvions à présent nous redresser et le regarder.

— Fils puiné, dit-il calmement, quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Et quelles prières doivent être dites après le coucher du soleil ?

— Nous sommes tavit, et les prières à dire sont celles de la farine de maïs, du fruit de la passion et de la nouvelle lune.

Mon père me sermonna, m'avertissant de ne pas parler si rapidement, au risque que les gens me prennent pour un menteur, mais je vis qu'il était satisfait et sentis se former dans ma poitrine une boule de soulagement pour mon frère et moi. Il me questionna ensuite sur toute une série de sujets : les vents, les attributs des dieux, l'arithmétique, les peuples des îles et l'art délicat de la culture du poivre. Je me tenais droit, les épaules en arrière, et m'efforçais de répondre promptement, tout en tempérant mon désir nerveux de précipiter mes réponses et en prenant grand soin d'imiter l'articulation posée de mon père, son air sévère de grand propriétaire. Il ne posa aucune question à mon frère. Jom restait tranquille, traînant ses sandales sur les dalles – quelquefois seulement, quand des co-

lombes se posaient dans la cour, il laissait échapper un très doux « Oh ! Ooooooh ! » Finalement, notre père nous bénit à nouveau et nous nous échappâmes, main dans la main, vers les chambres à l'arrière de la maison, gardant gravée dans mon esprit l'image des petits yeux étroits de mon père : perspicaces, cyniques et remplis de tristesse.

Au début, quand il s'était aperçu que Jom ne pouvait pas répondre à ses questions ni même le saluer correctement, mon père réagit avec la rage lourde et étudiée d'un vieil éléphant. Il menaça mon frère, et quand les menaces ne suffirent plus à soigner son incompetence rétive, il le fit fouetter sur une parcelle de terrain ensablé derrière la maison par deux ouvriers aux yeux ternes venus des champs de poivre. Durant le supplice, je restai dans notre sombre chambre à coucher, allongé sur les genoux de ma mère qui pressait ses mains sur mes oreilles afin d'assourdir les cris bruyants et emplis d'incompréhension de mon frère. Je l'imaginai se tortillant sur le sol, levant les bras pour protéger sa tête couverte de poussière tandis que les sifflements de lourds bâtons fondaient sur lui et que mon père regardait la scène d'un air absent, assis sur sa chaise... Après cela, Jom nous fut rendu, blessé et ensanglanté, les yeux perdus dans le vide, et ma mère courait en tous sens pour lui apporter des cataplasmes, des larmes coulant sans honte de ses yeux.

— C'est une erreur, sanglotait-elle. Il est clair que c'est le fils du Cochon sauvage.

Dans la lumière des chandelles, son visage paraissait déformé et luisait de larmes. Ses mouvements semblaient distraits. Cette nuit-là, elle ne me raconta pas d'histoire pour m'endormir, mais elle s'assit au bord du lit et m'expliqua, d'une voix étouffée et passionnée, que le dieu des Cochons sauvages était le père de Jom, que les âmes des enfants de ce dieu étaient plus belles, plus délicates que les âmes ordinaires et que notre devoir sur cette terre était de prendre soin d'eux avec la même humilité que celle que nous manifestions face aux animaux sacrés.

— Mais ton père va le tuer, dit-elle en fixant les ténèbres avec un regard désespéré. Il n'y a que de la pierre au fond de ses tripes. Il n'a aucune religion. Ce n'est qu'un barbare de Tyom.

Ma mère venait de Pitot, où les femmes portent des bracelets de coquillages aux chevilles et s'épilent les sourcils. Ses convictions religieuses étaient considérées par les habitants de Tyom comme de stupides superstitions de Pitoti. La femme de mon père se moquait d'elle quand elle brûlait de la trigonelle dans de petits bols d'argile, une chose qui, ainsi que mon père et sa femme le soulignaient avec dédain, ne s'était plus produite à Tyom depuis plus d'un siècle. Et elle se moqua de moi aussi le matin où, pris de colère au cours du petit déjeuner, je lui dis que Jom était le fils du Cochon sauvage et qu'il possédait une âme immaculée.

— Peut-être possède-t-il l'âme d'un cochon, me dit-elle. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'est pas idiot.

Ce trait blasphématoire, ainsi que les rides autour de sa bouche, prouvait qu'elle était de bonne humeur. Aussi longtemps que mon père chercha un moyen de guérir Jom de son âme extraordinaire, cette bonne humeur ne la quitta pas et ses mouvements étaient plus énergiques, ses narines toujours légèrement dilatées par l'amusement. Quand les médecins arrivèrent du Sud avec leurs yeux terrifiants et leurs chapeaux en peau de singe, elle leur servit elle-même du jus de datte chaud dans des tasses couvertes d'un glaci brillant, les yeux baissés mais toujours souriante. Les soins épouvantables que les docteurs infligèrent à mon frère, le laissant couvert de cloques, assommé par la drogue et pleurant dans son sommeil, n'affectèrent cependant pas son âme lumineuse et se contentèrent de couvrir son regard de Cochon d'un voile de terreur. Une plante médicinale emplissait la maison et on transporta mon lit dans une autre chambre. Du crépuscule à l'aube, je pouvais entendre les sourds gémissements entrecoupés de couinements de mon frère. Tous les soirs, ma mère s'agenouillait et priait dans la petite pièce où les *janut* de la famille – les seuls pouvoirs en qui elle avait véritablement confiance – étaient alignés sur un autel démodé.

Le *jut* est une âme externe. Je n'avais jamais aimé l'apparence du mien : un large front, des pieds d'argile et une branche de chanvre séché enroulée autour du cou. Les autres *janut* étaient tous pareils, à quelques détails près. Celui de Jom, je m'en souviens, portait un petit manteau de cuir rouge. La pièce dans laquelle ils vivaient, à peine plus vaste qu'un placard, sentait les herbes brûlées et le mois. À une époque, comme la plupart des enfants, les *janut* m'effrayaient. On raconte que si votre *jut* vous parle, c'est que votre mort est proche. Mais les manières désinvoltes de Tyom s'étaient insinuées en moi et avaient dissipé mes peurs, et je ne courais plus, le cœur battant et la respiration haletante, à chaque fois que je passais devant l'autel. Néanmoins, un curieux frisson me saisit quand j'y jetai un œil et aperçus dans l'obscurité les pieds nus de ma mère, priant à genoux, le corps caché par les ombres. Je savais qu'elle priait pour Jom, caressant peut-être la petite statue au manteau de cuir rouge, tentant d'apaiser son fils de l'extérieur.

Finalement, ces jours funestes se soldèrent par une victoire pour l'âme de mon frère. Les docteurs s'en allèrent, emportant leurs odeurs atroces avec eux, la femme de mon père revint à son amertume habituelle et mon lit fut ramené à notre chambre. Il n'y avait qu'une seule différence : Jom ne devait plus venir en salle de cours et écouter notre précepteur. Désormais, il se promenait dans la cour sous les orangers, échangeant des plaisanteries avec les oiseaux.

À partir de ce moment, mon père porta une attention profonde et anxieuse à son unique fils dans ce monde. Il n'y avait dorénavant plus aucun doute sur le fait que je serai son seul héritier et qu'il m'appartiendrait de perpétuer son commerce avec l'Olondre.

Une fois par an, quand la récolte de poivre était rassemblée, séchée et emballée dans de grands sacs en tissu épais, mon père, accompagné de son intendant Sten et d'une suite de serviteurs, partait en voyage pour l'Olondre et le marché aux épices de Bain. La nuit précédant leur départ, nous nous réunissions dans la cour afin de prier pour le succès de leur entreprise et demandions au dieu de mon père, le Singe noir et blanc, de les protéger dans ce pays lointain. Ma mère était particulièrement affectée par ces prières. Elle appelait l'Olondre le pays fantôme et ne se retenait de pleurer que parce qu'elle craignait que ses larmes causent le naufrage du navire qui les transportait. Le lendemain, aux premières heures, après avoir, comme à son habitude, pris un repas de poulet cuit avec du miel et des fruits, mon père nous bénissait et, s'appuyant sur son bâton, sortait lentement dans les brumes bleues de l'aurore. La famille et les domestiques le suivaient dehors sur le perron et le regardaient monter sa grasse mule sellée de cuir blanc, aidé en cela par le sombre et silencieux Sten. Mon père, avec Sten debout à son côté guidant la mule, prenait la tête d'une imposante caravane : une cohorte de serviteurs le suivait, portant sur leurs épaules des basternes de bois où étaient empilés des sacs de poivre. Derrière eux marchait une compagnie de solides ouvriers agricoles, armés de couteaux, d'arcs et de flèches empoisonnées. Ensuite venait un jeune garçon menant deux ânes chargés de nourriture et de la tente de mon père, tandis que, en queue de groupe, un troisième âne portait un sac de blocs de bois sur lesquels mon père enregistrerait ses transactions. Les vêtements lumineux de mon père, son chapeau à large bord et son ombrelle de paille restaient longtemps visibles alors que la caravane cheminait entre les maisons, à l'ombre des manguiers, et descendait solennellement la vallée. Mon père ne se retournait jamais pour nous regarder. Il ne bougeait jamais, se contentant de tanguer doucement sur sa mule, et il disparaissait dans le matin avec la grâce d'une baleine : impassible, impondérable.

À son retour, nous décorions la cour des fleurs les plus festives de l'île, les *tediet*, dont les pétales crépitaient sous les pieds, embaumant l'atmosphère d'une odeur acide de citron vert. La maison était remplie de visiteurs et, une fois la nuit venue, les anciens s'asseyaient dans la cour pour boire de la liqueur de noix de coco, drapés dans de fines couvertures qui les protégeaient de l'air humide. La femme de mon père pleurait dans la cuisine, tout en supervisant les domestiques, ma mère nouait ses cheveux en chignon sur le sommet de son crâne et le consolidait à l'aide de quelques épingles, pendant que mon père, fier et formidablement riche après quatre mois passés dans ce pays étrange, buvait

avec une telle insatiabilité que les domestiques finissaient par devoir le porter dans sa chambre. Dans ces moments, son humeur était démonstrative. Il me tirait les oreilles et m'appelait « singe brun ». Il s'asseyait près du brasero toute la nuit, régaland les anciens d'histoires du Nord. Il riait avec abandon, lançant sa tête en arrière, les larmes coulant de ses yeux, et un soir, je le surpris en train d'embrasser ma mère sur la nuque. Bien sûr, il revenait chargé de présents : des selles et des bottes en cuir pour les anciens, des soieries et des parfums pour ses femmes, et de merveilleux jouets pour Jom et moi. Il y avait là des boîtes à musique et des oiseaux de bois peints qui pouvaient sautiller sur le sol et qui fonctionnaient en actionnant une clef de laiton qui dépassait sous leurs ailes. Il y avait de magnifiques animaux et des bateaux aux détails étonnants, équipés de cordages d'un réalisme saisissant, d'avirons et de figurines de marins finement ouvragées. Il nous avait même ramené un *omi* peint à la main, le complexe et antique jeu de cartes de l'aristocratie olondrienne dont le nom signifie « mains ». Aucun de nous ne savait comment y jouer, mais nous aimions les cartes peintes, telles que le cheval décharné ou la tour de cuivre. Le soir, je me faufilais pour m'asseoir derrière une orchidée en pot dans la salle qui reliait l'aile est de la maison à la cour et de là, je pouvais écouter les histoires de mon père, bien plus merveilleuses encore que ses cadeaux, des histoires de jardins en terrasse, d'opium et de femmes aux pieds nus dans des maisons de plaisir.

Une nuit, il me trouva là. Il passa près de moi, respirant bruyamment, et le clair de lune dans le jardin lui permit de découvrir ma cachette. Il grogna, s'arrêta et se baissa pour m'attraper.

— Ah... Père..., sursautai-je en grimaçant.

— Que fais-tu ici ? me demanda-t-il. Parle.

— J'étais... Je pensais que...

— Vraiment, les dieux me détestent. Ils m'ont donné deux fils retardés.

La gifle qu'il me donna était légère. C'était la terreur qui me faisait trembler.

— Je ne faisais qu'écouter. Je voulais t'entendre. T'entendre parler de l'Olondre. Je vais aller au lit, maintenant. Je suis désolé. Je voulais juste t'écouter parler.

— M'écouter parler ?

— Oui.

Il hochait lentement la tête, les mains sur les hanches, le dôme de son crâne à contre-jour sous la lumière lunaire. Son visage était dans l'ombre, sa respiration forcée et délibérée, comme s'il était en train de se battre. Chacune de ses expirations, enflammées par la liqueur, faisait couler mes larmes.

— Je vais au lit, murmurai-je.

— Non, non. Tu voulais m'écouter. Très bien. La ferme te reviendra de droit. Tu dois entendre parler de l'Olondre. Tu dois apprendre.

Le soulagement me transperça. Mes genoux tremblaient.

— Oui, continua-t-il, songeur. Tu dois entendre. Mais d'abord, tu dois goûter.

Mes muscles, tout juste relâchés, se tendirent à nouveau, alarmés.

— Goûter ?

— Goûter.

Il attrapa ma chemise à l'épaule et me poussa devant lui à travers la salle.

— Goûter la vérité, grommelait-il, titubant. La goûter. Non, dehors. Dans le jardin. Par là, oui. Ici, tu vas apprendre.

Le jardin était comme illuminé. La lumière de la lune se réfléchissait sur chaque feuille. Il n'y avait pas la moindre lueur dans la cuisine ; tous les domestiques s'étaient couchés. Seul Sten devait être toujours éveillé et il devait être à l'autre bout de la maison, assis dans une alcôve discrète. De là, il pouvait voir si les anciens avaient besoin de quoi que ce soit, mais il ne pouvait pas m'entendre pleurer, et même si cela avait été le cas, il m'aurait laissé dès qu'il aurait vu que j'étais avec mon père. Une

poussée dans mon dos m'envoya valdinguer dans les plants de tomates. Mon père se pencha sur moi, m'enveloppant de son ombre.

— Qui es-tu ?

— Jevick de Tyom.

Un éclat de rire s'éleva de l'autre côté de la maison ; un des anciens venait de raconter une blague.

— Bien, dit mon père.

Il s'accroupit, chancelant à un point tel que je craignis qu'il tombe sur moi. Ensuite, il approcha ses mains de mes lèvres.

— Goûte. Mange.

Quelque chose fut poussé dans ma bouche. Cela avait un goût amer de suffocation. C'était de la terre. Je me reculai en secouant la tête. Il attrapa ma nuque. Ses doigts étaient durs et poussaient contre mes dents.

— Oh que non ! Tu vas la manger. Ceci est ta vie. Cette terre. Ce pays. Tyom.

Je me débattis mais finis par l'avaler en pleurant et en m'étouffant. Pendant tout ce temps, il ne cessa de parler, dans un long grognement.

— Tu te caches, tu rampes pour entendre parler de l'Olondre. D'un pays de fantômes et de diables. Et c'est pour ça que tu espionnes ton père, ton propre sang ? Maintenant, tu vas goûter ta propre terre, apprendre à la connaître.

» Qui es-tu ?

— Jevick de Tyom.

— Ne recrache pas. Qui es-tu ?

— Jevick de Tyom !

Une flamme apparut derrière lui. Quelqu'un l'appelait depuis la maison. Il se releva et je dus lever la main pour protéger mes yeux de la lumière. Un des anciens se tenait dans l'embrasure de la porte, levant la chaîne d'une lanterne.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix fêlée d'ivrogne.

— Rien, répondit mon père en me traînant par l'épaule. Le gamin n'arrivait pas à dormir.

— Des cauchemars ?

— Exactement. Tout va bien, maintenant.

Il me donna une petite tape sur l'épaule et ébouriffa mes cheveux. Les ombres se tassèrent autour de nous, des nuages obscurcissaient la lune.

CHAPITRE 2

Maître Lunre

Les actions de mon père, guidées par ses propres secrets et ses calculs labyrinthiques, étaient pour moi parfaitement incompréhensibles. Il appartenait à un autre monde, un monde d'intrigues, d'affaires, de contrats et d'achats clandestins de terres dans toute l'île. De bien des manières, il était un monde à lui seul, aussi plein et complet qu'une sphère. Il ne fait aucun doute que toutes ses décisions lui apparaissaient comme parfaitement logiques. Même celle qui l'amena un jour, lui, un îlien patriotique, à me confier à un tuteur venu de Bain : maître Lunre.

La journée avait commencé comme toute journée où mon père revenait de ses voyages : la maison était festonnée de pétales de *tediet* et remplie de liqueur de noix de coco. Nous attendions près de la porte, lavés, parfumés et parés de nos plus beaux vêtements. Ma mère tordait ses mains dans sa jupe, les yeux de la femme de mon père étaient rouges. Jom, qui avait grandi et dont les épaules s'étaient élargies, geignait doucement pour lui-même tandis que je restais debout, frottant nerveusement le talon d'une de mes sandales sur les dalles. Nous observions la profonde vallée bleue à la recherche du premier signe de la caravane, mais, avant de l'apercevoir, nous entendîmes les enfants crier : « Un homme jaune ! »

Un homme jaune ! Nous nous regardâmes, confus. Ma mère mordit sa lèvre inférieure, mon frère poussa un grognement effrayé. Tout d'abord, je crus que les enfants annonçaient mon père, dont la peau dorée, de la même couleur que la fourrure des singes nocturnes, était une rareté sur l'île. Mais il était évident que les enfants de l'île connaissaient mon père et que jamais ils n'auraient accueilli un membre du conseil avec des cris aussi inconvenants. Puis je me souvins de l'unique « homme jaune » que j'avais déjà rencontré : un docteur-sorcier olondrien qui avait traversé Tyom quand j'étais enfant, qui portait deux morceaux de verre attachés par des branches de métal sur les yeux et parcourait les collines de Tinimavet en arrachant des lambeaux d'écorce aux arbres. J'ai depuis appris que le docteur avait écrit un traité intitulé *Des propriétés médicinales du lait des noix de coco vertes*, que celui-ci avait été bien accueilli et qu'il était mort respecté de tous dans sa cité natale de Deinivel, mais, à l'époque, j'avais cru qu'il était rentré piteusement chez lui avec son sac plein d'écorce.

— Ils arrivent, déclara d'une voix traînante Pavit, le régisseur de la maison.

Et, en effet, ils arrivaient : une chaîne de cavaliers serpentant parmi les arbres. L'ombrelle tressée de mon père apparut, puis sa silhouette calme et imposante, suivie d'un autre homme, grand et maigre, montant une mule. Dans le village, les cris tumultueux des enfants précédaient la caravane, si bien qu'elle était devenue une attraction et drainait les gens hors de leurs maisons. Alors qu'ils approchaient, je vis que le visage de mon père resplendissait de fierté et que son maintien dénotait une arrogance nouvelle, semblable à celle des anciens rois de l'île. L'homme, qui, gêné par ses longues jambes, chevauchait inconfortablement derrière lui, gardait le regard baissé et fixé sur les oreilles de sa mule qui avançait péniblement. Il n'était pas jaune, mais plutôt d'un brun très pâle, de la couleur des noix de cajou. Ses cheveux étaient argentés, coupés tellement court sur le haut du crâne qu'on eût dit qu'il portait une calotte. Il ne ressemblait pas au docteur collectionneur d'écorces mais semblait un homme bien plus étrange, aux sourcils argentés enchâssés dans un visage sans rides. Ses mains étaient longues et ses jointures fines. Quand il mit pied à terre devant notre maison, j'entendis ma mère murmurer :

— Protège-nous, dieu à la queue noire et blanche, de ce qui ne vient pas de cette terre.

Mon père descendit de sa mule et se pavana devant nous en souriant. Je pense avoir senti sur lui une odeur de poisson, de mal de mer et de sueur. Nous nous agenouillâmes, le regard fixé sur le sol nu, murmurant des salutations rituelles jusqu'à ce qu'il touche le sommet de nos crânes de la paume

de sa main charnue. Ensuite, nous nous relevâmes, incapables de détacher notre regard de l'étranger, qui nous faisait face d'un air emprunté, souriant à moitié. Il était plus grand que n'importe quel homme présent.

— Regardez l'homme jaune ! criaient les enfants. On dirait un lézard à collerette.

Et, effectivement, avec ses pantalons serrés et son col ébouriffé, il ressemblait à cette créature. Mon père se tourna vers lui et, avec une nonchalance exagérée, lui dit dans une langue étrangère quelques mots qui semblaient glisser de-ci de-là sur sa langue. J'appris plus tard que ces mots n'étaient qu'une grossière distorsion de la langue du Nord, mais, à ce moment, ils me remplirent d'admiration et de fierté filiale. L'étranger lui répondit par une petite révérence et un flot de discours mélodieux, ce qui amena ma mère à baiser le bout de ses doigts pour contrer les malédictions. Ensuite, mon père me montra du doigt avec un geste d'orgueil évident et l'étranger tourna vers moi un regard curieux, perçant et bienveillant à la fois. Ses yeux étaient d'un vert minéral, de la couleur des mers où surviennent les naufrages, de la couleur des melons pas encore mûrs, de la couleur du lichen, de la couleur du verre.

— *Av maro*, dit mon père, me pointant du doigt puis se désignant à son tour.

L'Olondrien plaça sa main sur son cœur et me fit une profonde révérence.

— Incline-toi devant lui, dit mon père.

Je copiai le geste de l'étranger sans aucune grâce, provoquant les couinements hilares des enfants qui encombraient la rue autour de nous. Mon père fit un signe de tête satisfait et parla à nouveau à l'étranger, l'invitant par gestes à rentrer profiter de la fraîcheur de la maison. Nous les suivîmes dans la cour, où l'étranger s'assit sur une chaise en rotin, ses longues jambes étendues devant lui, son expression affable et amusée.

Il amenait un vent nouveau dans notre maison. Il amenait le *tetchi*, le vent des miracles. La nuit, le brasero illuminait son visage quand il se tenait dans l'humidité de la cour. Il s'asseyait avec les anciens, leur parlant dans sa langue chantante comme un millier de fontaines, ses longues mains liquides projetant des ombres fantastiques. Mon père traduisait les questions des anciens. Était-il un sorcier ? Collecterait-il des écorces ou des feuilles ? Pouvait-il invoquer son *jut* ? Les rires fusaient, les anciens souriaient, découvrant leurs chicots, pressant l'étranger de boire notre puissante liqueur locale et de fumer notre tabac. Il les obligeait autant qu'il le pouvait, bien que la liqueur de noix de coco le fit grimacer et que l'âtre tabac roulé dans une feuille lui causât de longues crises de toux. Cela amusait énormément les anciens, mais mon père vint à sa rescousse, expliquant qu'une dérogation à propos du tabac pouvait être accordée à l'étranger, attendu l'étroitesse de sa cage thoracique. Nous ne savions pas alors si notre invité n'était pas une espèce d'invalidé : il préférait le jus de datte chaud à la liqueur qu'affectionnaient les anciens, ne mangeait que des fruits au petit déjeuner, devenait livide quand on lui présentait de l'estomac de porc, s'éveillait le regard hagard de sa sieste de l'après-midi et buvait beaucoup trop d'eau. Cependant, sa présence amenait un souffle d'effervescence dans la maison, un souffle à l'odeur de fête, de parfums et de pétales de *tediet*, un souffle qui nous amena un flux ininterrompu de visiteurs curieux et impatientes, porteurs, en guise de présents pour l'étranger, d'ignames cuites dans le miel ou de moules confites à l'huile.

Mon père semblait gonfler comme une calebasse. Il se gorgeait de sa propre importance, lui seul étant capable de comprendre l'illustre étranger. « Notre invité est fatigué », annonçait-il d'une voix grave et dramatique, amenant famille et visiteurs à se retirer humblement de la cour. Ses lèvres s'étaient constamment en un jovial petit sourire satisfait. Il parlait haut et fort en pleine rue. Il fut élevé au plus haut cercle du conseil et autorisé à porter un bâton décoré de plumes d'aigle. Plus merveilleux encore, il semblait avoir perdu toute inclination pour la colère et ignorait désormais des contrariétés qui auparavant l'auraient amené à taper du pied comme un buffle. Les domestiques s'accordèrent à son humeur : ils souriaient et plaisantaient durant leur service, et ils permirent à Jom de chaparder des

cacahuètes et des rayons de miel dans l'arrière-cuisine. Même la femme de mon père fut charmée par un présent de raisins que lui fit l'homme du Nord. Elle le servait avec un franc sourire, la tête drapée dans une écharpe olondrienne.

Ma mère était celle qui résistait le plus à l'atmosphère de fête qui emplissait la maison. Le jour où l'étranger arriva, elle fit brûler un bol d'herbes séchées dans sa chambre. Je reconnus à leur senteur âcre les feuilles qui repoussent les léopards fantômes. Ces émanations furent suivies par les vapeurs caustiques des herbes protégeant des chauves-souris, de la lèpre et du haut mal, ainsi que par celles dont on prétend qu'elles tiennent les esprits aux longs pieds à l'écart des demeures des humains. Son visage, tandis qu'elle s'agitait dans toute la maison, était fatigué et crispé par la souffrance, son corps apathique à cause de ses veillées auprès des bols d'argile. La femme de mon père, tout en se pavanant anxieusement dans ses boucles d'oreille en perle importées de Bain, se lamentait que ma mère nous fit honte avec toutes ses superstitions, mais je pense qu'elle craignait secrètement que l'étranger ne fût en fait qu'une espèce de spectre et que ma mère pût le faire disparaître et, avec lui, le statut social nouvellement acquis par notre famille.

— Parle à ta nourrice, me supplia-t-elle. Elle est en train de ridiculiser ton père. Regarde-la, avec son visage plus long qu'un jour sans pain. On dirait qu'elle assiste à des funérailles.

J'essayai de lui parler, mais elle se contenta de me regarder lugubrement et me demanda si je portais une bande de cuir enchanté sous ma veste. J'essayai de lui expliquer que l'étranger n'était rien d'autre qu'un homme, bien que provenant d'une autre nation, mais elle me regarda d'un air si sombre, si intense que mes mots moururent sur mes lèvres.

Conscient que ma mère était la femme de son hôte, l'Olondrien essaya, à sa manière maladroite, de la mettre à l'aise, mais ses efforts échouèrent invariablement. Elle évitait de marcher dans son ombre, embrassait ses doigts chaque fois qu'elle l'entendait parler et refusa ses raisins, s'exclamant avec horreur :

— On dirait des crottes de singe !

Un jour, je le vis s'approcher d'elle dans la cour. Elle s'agenouilla précipitamment, comme nous le faisons tous au cours des premiers jours, ignorants que nous étions des coutumes de l'étranger. J'avais déjà remarqué que l'homme du Nord semblait déconcerté par les coutumes de l'île, aussi me cachai-je dans l'embrasement de la porte pour voir comment il s'adresserait à ma mère. Il avait appris à toucher les domestiques sur le haut du crâne pour les faire se relever, mais il semblait réticent à faire la même chose à ma mère, qui attendait patiemment. Et, de fait, comme je m'en rends compte à présent, ma mère occupait pour lui la position élevée de dame de la maison. Une triste comédie s'ensuivit. L'homme du Nord la salua, la main sur le cœur, mais ma mère ne le vit pas, gardant les yeux fixés sur le sol. Bien sûr, il aurait aimé lui poser une question, mais, comme il ne connaissait pas un mot de notre langue, il n'avait aucun moyen de se faire comprendre si ce n'est par des gestes ou des expressions du visage. Il se racla la gorge et mima avec ses longues mains l'action de boire, mais ma mère, ne levant toujours pas la tête, ne le vit pas et resta immobile. L'Olondrien se pencha encore plus et continua ses gestes, essayant d'attirer son regard, mais celui-ci restait soigneusement fixé sur les dalles. Constatant la profonde détresse de ma mère, j'émergeai alors de l'embrasement de la porte. Elle en profita pour s'échapper et j'apportai à notre invité un gobelet d'argile rempli d'eau.

Il est à mettre au crédit de l'esprit tenace de l'étranger que, grâce à son amitié avec Jom, il finit par convaincre ma mère que, s'il n'était probablement pas de ce monde, il était à tout le moins bienveillant. Durant les premiers jours, c'était Jom qui, avec sa voix plaintive d'oiseau du crépuscule et ses petits yeux d'animal, restait à la maison en compagnie de l'étranger. Jom était le fils de ma mère : il portait des bouts de cuir bénis sous ses vêtements, des charmes en fer brut sur ses poignets et un petit sachet de graines de sésame contre sa poitrine. Elle avait tant saturé ses vêtements et ses cheveux de l'odeur des herbes qu'elle brûlait que nous pensions tous que l'étranger serait soufflé en plein milieu

de l’océan s’il ne faisait qu’approcher mon frère. Pourtant, celui-ci était enthousiasmé par l’étranger et ne perdait jamais une occasion de lui parler. De nous tous, il était le seul à ne pas remarquer qu’il ne pouvait pas nous comprendre. Et l’étranger le rencontrait toujours avec un sourire de véritable plaisir, lui serrant la main ainsi que le font les Olondriens avec leurs égaux ou leurs proches. Sous une tonnelle ombragée par des arbres aux fleurs bleues presque transparentes, ils conversaient dans un langage fait de grognements, de gestes et de cambrures éloquentes des sourcils. Jom lui apprit ses premiers mots en langue kideti : arbre, orange, ara, pinson et étourneau. Mon frère était fasciné par les longues mains gracieuses de l’étranger, ses anneaux d’or et d’argent, ses boucles d’oreille ornées de pierres veinées de bleu et, ainsi que nous l’étions tous, par sa voix mélodieuse et ses yeux de crocodile – un des autres premiers mots qu’apprit Lunre fut « vert ». Une après-midi, Lunre ramena de sa chambre un sifflet en bois composé de trois petits tubes peints de couleurs vives, à la manière des flûtes de l’Estinavet occidentale. Sur cet instrument, il pouvait imiter le babillage des oiseaux chanteurs du Nord, une musique qui évoquait les vignobles, les oliviers et les rivières sacrées. Au son de cette étrange musique, mon frère se mit à pleurer et demanda : « Où sont les oiseaux ? » L’étranger ne lui répondit pas mais sembla le comprendre. Son visage brun clair était plein de chagrin et il écarta le sifflet, brossant les feuilles du bout des doigts dans un geste de désespoir.

Je ne sais pas quand ma mère se décida à le rejoindre sous les arbres en fleurs. Elle avait dû comprendre que rien de mal n’arrivait à son fils. Parfois, je la voyais s’arrêter, une haute cruche calée contre sa hanche, et, de ses superbes yeux de biche noire, fixer avec appréhension les arbres. De l’ombre venaient les chants des oiseaux, les gloussements profonds de l’Olondrien et la voix patiente de mon frère qui répétait : « Non, ça, c’est du bleu. » D’une manière ou d’une autre, ma mère finit par les rejoindre – peut-être pour protéger son fils. Et d’une manière ou d’une autre, l’expression humble de l’Olondrien ou son regard triste et doux finirent par toucher son cœur. À partir de ce moment, elle commença à parler de l’étranger en ces termes :

— Puisse la chance croiser le chemin de ce fantôme infortuné. Il transpire beaucoup trop et ses pantalons serrés doivent empêcher son sang de circuler correctement.

Elle ne s’agenouillait désormais plus devant lui mais souriait et secouait la tête devant ses révérences. Un matin, elle se frappa du doigt la poitrine et dit :

— Kiavet.

— Lunre, répondit l’étranger avec fébrilité, frappant sa propre poitrine en retour.

— Lun-le, répéta ma mère.

Son doux sourire scintilla, telle une plume dans le vent. Peu après elle lui offrit timidement, quoique non sans une secrète fierté, une veste et un pantalon qu’elle avait elle-même cousus aux mesures de son corps efflanqué. C’était un ensemble magnifique, un pantalon large aux motifs roses et dorés et une veste brodée de bleu et audacieusement décorée aux couleurs de Tyom et Pitot. L’étranger fut profondément ému et resta longtemps la main sur le cœur, baissant sa tête argentée et la remerciant sincèrement dans son langage chantant comme la pluie. La femme de mon père ne manqua pas de moquer la gentillesse de ma mère envers son « fantôme », mais cette dernière se contenta de sourire et dit sereinement :

— Le *tetchi* souffle sur notre maison.

Le vent des miracles soufflait depuis un mois quand mon père renvoya mon ancien précepteur, un vieux gâteux aux oreilles poilues qui m’enseignait les mathématiques, la religion et l’histoire. L’Olondrien, m’expliqua-t-il un matin, alors que j’étais assis face à lui, allait prendre la place du vieil homme et m’enseigner la langue du Nord. Ses yeux se plissaient de plaisir tandis qu’il agita son fin cigare et tapotait son ample bedaine.

— Mon fils, dit-il, tu as de la chance. Un jour, quand cette ferme t’appartiendra, tu te sentiras parfaitement à l’aise dans les rues de Bain et tu ne te feras jamais escroquer au marché aux épices. Oui, je

veux que tu acquières l'éducation d'un gentilhomme de Bain. Le grand dégingandé t'apprendra à parler olondrien et à lire dans les livres.

Le mot pour « livre », dans tous les langages connus à travers le monde, est *vallon*, la « chambre des mots », le terme olondrien pour cet objet d'art et d'enchantement. Je n'avais aucune idée de sa signification, mais je remerciai mon père à voix basse pendant qu'il fumait son cigare avec de grands gestes. Il grogna pour me signifier qu'il avait entendu ma réponse. J'étais à la fois enthousiaste et apeuré à l'idée d'étudier sous la conduite de l'étranger, car, à ses côtés, j'étais timide, et je trouvais son regard vert déconcertant. Je ne voyais pas comment il allait pouvoir m'enseigner quoi que ce soit, vu que nous n'avions pas de langue commune, mais je me rendis docilement dans la salle de cours, dont les fenêtres donnaient sur l'arrière de notre jardin.

Il commença par m'attraper par le poignet et me traîna dans toute la pièce, désignant divers objets et les nommant, me faisant signe de répéter ses paroles. Quand j'eus appris le nom de chaque objet se trouvant dans la salle de cours, il m'emmena dans le jardin des cuisines et nomma tous les légumes. S'il trouvait des plantes dont il ne connaissait pas le nom, il les désignait et arquait ses sourcils gris, ce qui signifiait qu'il désirait que je lui apprenne le mot kideti pour celles-ci. Il emportait partout avec lui un cartable en cuir de confection délicate, dans lequel se trouvait un autre objet en cuir, de couleur bleu canard. Quand il l'ouvrait, de riches feuilles de papier coton se déployaient comme un éventail, certaines d'entre elles couvertes de motifs minutieux qu'il avait lui-même tracés. Sur l'extérieur de ce cartable, une étroite poche munie d'un fermoir métallique avait été cousue, et mon nouveau maître y conservait deux ou trois de ces miraculeuses plumes à encre qu'il ne fallait remplir qu'une seule fois par jour, avec lesquelles il inscrivait des marques dans son *vallon*. Chaque fois que je lui apprenais un nouveau mot de notre langue, il sortait son livre de cuir bleu, y notait rapidement quelque chose et me remerciait d'une petite courbette. J'étais intrigué, bien que j'admirasse ce livre, nettement plus ingénieux que les blocs de bois dont nous nous servions. Je ne pouvais par contre pas comprendre pourquoi il désirait garder une trace des nombreux mots qu'il avait appris.

Finalement, un jour, il amena en classe une boîte en bois, un splendide coffret décoré de dorures, de peintures et de motifs en nacre. Des fleurs d'oranger dansaient sur son couvercle bleu nuit et dans un nuage d'étoiles dorées flottaient deux mains d'ivoire, les mains des esprits. Je savais que ce coffret provenait de la lourde malle de voyage ornementée de mon maître, que les domestiques de mon père avaient péniblement traînée à travers les forêts humides de l'île et à l'intérieur de laquelle, disait-on, il conservait les terribles appareils des magiciens, ainsi que le squelette de sa femme, son crâne lisse aussi parfait que celui d'une jeune épouse. Il déposa son coffre sur la plate pierre ronde qui nous servait de table. Je m'agenouillai sur ma natte, les coudes touchant la pierre, la nuque serrée dans mes mains. Mon maître préférait s'asseoir sur un tabouret, penché sur la table, les jambes tournées vers l'extérieur, ses genoux cagneux atteignant à peu près le niveau de la pierre. Il était dans cette position lorsqu'il ouvrit son cartable, le déposa sur la table et en sortit un fin livre relié de cuir rouge.

— Pour toi, dit-il en olondrien, faisant glisser le livre dans ma direction.

Ma gorge se serra sous l'effet de l'excitation. Je pris le livre et essayai de faire briller mes yeux de gratitude, pendant que mon maître faisait craquer ses doigts arachnéens en grimaçant, une habitude qu'il avait lorsqu'il était heureux.

Il faisait déjà chaud dans la salle d'étude, éclairée par une riche lumière courant depuis l'arche du jardin. Les voix des domestiques nous parvenaient de la cuisine toute proche. Je fis délicatement tourner le petit livre entre mes mains, caressant sa tranche du bout des doigts et, dans une brusque inspiration, je finis par l'ouvrir. Il était vide.

Je touchai le papier blanc et regardai mon maître avec reproche. Il gloussa et fit craquer ses jointures, manifestement amusé par ma déception. Je connaissais suffisamment ses manières pour finalement demander :

— Qu'est-ce donc, *tchavi* ? demandai-je, utilisant comme toujours pour m'adresser à lui le terme *kideti* pour « maître ».

Il leva un doigt, me signifiant d'être patient et de prêter attention. Il ouvrit devant moi le livre à la première page et en lissa le papier. Ensuite, il déverrouilla la boîte ornementée, révélant une petite étagère bien rangée, suspendue à l'intérieur même du couvercle et parsemée de petites étoiles peintes en jaune. Fredonnant gaïement pour lui-même, il déplaça plusieurs petites fioles en argile fermées par un minuscule bouchon et une petite bouteille rouge en cristal taillé. Ses doigts dansèrent un moment au-dessus de l'étagère avant qu'il sorte d'un petit étui en ivoire un porte-plume en argent gravé. Rapidement, avec des gestes fluides et adroits, il déboucha une des petites fioles, répandant une sombre odeur de rouille et d'aloès. Il y ajouta quelques gouttes provenant de la bouteille en cristal, ce qui emplit la pièce de l'odeur du pollen, et remua le mélange ainsi obtenu à l'aide d'un fin roseau. Le roseau en ressortit noir et il le déposa dans une soucoupe peu profonde. Après cela, faisant tourner l'extrémité du porte-plume, il le remplit à même la fiole avant d'essuyer la plume à l'aide d'une pièce de tissu soyeux constellée de taches d'encre. Finalement, il s'inclina dans ma direction, puis, se courbant sur son livre, y inscrivit soigneusement cinq signes complexes.

Je comprenais à présent que mon maître désirait m'apprendre les chiffres qu'utilisaient les Olondriens et leur façon de tenir des comptes en alignant, comme il le faisait, des nombres dans de petites rangées bien nettes. Je m'inclinai prestement, imaginant la fierté de mon père lorsqu'il verrait son fils écrire des sommes sur le papier, tout comme le ferait un gentilhomme de Bain. Secrètement, j'avais cependant bien des doutes. Ainsi, bien que le livre fût beaucoup plus facile à transporter que les blocs de bois sur lesquels nous écrivions en nous servant d'une pointe de fer chauffée à blanc, il me semblait qu'il pouvait être aisément détruit par l'eau de mer, que l'encre pouvait couler et que c'était là une manière bien peu convaincante de tenir des comptes. Néanmoins, ces signes étranges, cannelés comme des coquillages, me captivaient tellement que mon maître s'esclaffa en me tapotant l'épaule. Je déplaçai lentement mon doigt le long de la gracieuse rangée de chiffres, mémorisant les formes étrangères des nombres un à cinq.

— Shevick, dit mon maître.

Comme d'habitude, il avait mal prononcé mon nom. Je jetai un œil dans sa direction, attendant ses instructions.

— Shevick, répéta-t-il, désignant les signes sur la page.

Je lui répondis fièrement, dans sa propre langue :

— Un, deux, trois, quatre, cinq.

Il secoua la tête.

— Shevick, Shevick, insista-t-il, tapotant la page.

Je fronçai les sourcils et haussai les épaules.

— Pardonnez-moi, *tchavi*. Je ne comprends pas.

Mon maître leva les mains, paumes ouvertes, et les agita doucement dans l'air, me montrant qu'il n'était pas fâché. Ensuite, il se pencha patiemment sur le livre.

— *Sh*, dit-il, pointant de son porte-plume le premier signe sur la page.

Ensuite, il avança son instrument jusqu'au second signe et dit distinctement :

— *Eh*.

Ce ne fut que lorsqu'il eut désigné plusieurs fois chaque signe, répétant consciencieusement mon nom, que je compris avec horreur que j'étais en présence de sorcellerie, que les signes n'étaient absolument pas des chiffres, mais qu'en réalité ils parlaient, à la manière des harpes de Tyom à une corde, qui peuvent imiter la voix humaine et sont surnommées les « sœurs du vent ».

Malgré la lourdeur et la chaleur de l'air provenant du jardin, mon dos et mes épaules se glacèrent. Je regardai fixement mon maître, qui me fixait en retour de ses yeux sages et cristallins.

— N'aie pas peur, dit-il.

Il souriait, mais son visage semblait triste et peiné. Dans le jardin, j'entendis le son du *tetchi* se déroulant au milieu des feuilles.

CHAPITRE 3

Portes

« Un livre, nous dit Vandos d'Ur-Amakir, est une forteresse, un lieu empli de pleurs, la clé d'un désert, une rivière dépourvue de pont, un jardin de ronces. » Fanlewas le Sage, le grand théologien d'Avalei, écrit que Kuidva, le dieu des Mots, est « un maître exigeant, porteur d'un fouet plombé ». On raconte que Tala d'Yenith conservait ses livres dans un coffre en acier qui ne pouvait être ouvert en sa présence, au risque de la voir s'écrouler au sol en hurlant. Elle écrivit : « À l'intérieur des pages se trouvent des feux qui peuvent embraser, roussir les cheveux et cuire les paupières. » Ravhathos parlait en ces termes de la vie des poètes : « la route juste et fatale, sur laquelle même la poussière et les pierres sont chères au cœur », et il nous avertit que les personnes venant de vivre une période prolongée de lecture ou d'écriture ne devraient pas être dérangées pendant les sept heures qui suivent cette activité, « car ils sont descendus au plus profond d'un puits qu'ils ont dévalé sur une pente de feu mais dont ils remontent sur une échelle de pierre ». Hothra d'Ur-Brome déclarait que ses livres lui étaient « plus précieux que son père ou sa mère », un sentiment qui trouve écho chez des milliers d'Olondriens à travers les âges, comme par exemple Elathuid le Voyageur, qui explora la côte nissiane et écrivit : « Je m'assis au cœur de la jungle avec mes livres et pleurai de joie. » Et la mystique Leiya Tevorova, cette âme aussi brave qu'insondable, écrivit, des années avant de tragiquement mourir noyée : « Quand ils m'enfermèrent au sommet du Gel, loin dessus le lac Blanc, dans la tour de la Détestation, et que survinrent l'hiver et son cortège d'esprits cruels, durs, fiers, sombres, vifs et horribles, ma seule consolation résidait dans mes livres, au sein desquels je marchais comme une enfant et brillais parmi les ténèbres tel un papillon éclairé par un feu étincelant. »

Dans ma chambre, dans mon village, je brillais parmi les ténèbres tel un papillon éclairé par un feu étincelant. Maître Lunre m'avait enseigné sa sorcellerie, je l'avais embrassée et me pâmais dans ses bras. La corvée des cours, les interminables copies de lettres, la conjugaison des verbes – « *ayein, kayein, bayeinan, bayeinun* » –, tout cela, à la longue, me mena à travers un voile de flammes vers un monde qui offrait une nouvelle façon de parler et de penser, une manière neuve de se mouvoir, un moyen d'évasion. La malle de voyage de maître Lunre ne contenait pas les os d'une épouse assassinée mais une pléiade d'amants bien vivants qu'il couchait avec délice, caressant tour à tour la tête de chacun d'entre eux : ses livres, certains écrits à la main, certains sortant de presses d'imprimerie, cette invention impossible des sorciers d'Asarma. Je ne tardai pas à comprendre pourquoi, lorsque je venais le prévenir de l'imminence du dîner, je trouvais toujours mon maître étendu dans la même position sur sa couche : la tête posée sur une main, son torse nu luisant de sueur, ses boucles d'oreille étincelant, une simple serviette roulée sur ses reins, l'esprit absorbé par les brumes émanant d'un livre ouvert. Moi-même, après avoir lu mon premier livre, *Les Contes de l'âge tendre*, de Nardien, je succombai à ces voix magiques qui m'appelaient de leurs demeures de vélin. C'était pour moi grande merveille de me sentir si proche de ces esprits étrangers, de voir par leurs yeux et d'entendre par leurs oreilles, de converser avec les morts, de constater que je les connaissais intimement et qu'ils me connaissaient plus intimement encore, bien plus que n'importe quel être de chair que j'eus rencontré. J'avoue être tombé désespérément amoureux de Tala d'Yenith, qui était déjà une vieille femme lorsque la presse à imprimer fut inventée. On raconte que le jour où elle entendit parler de cette invention, l'extase la transporta et elle se mit à danser, criant à tue-tête « Ils l'ont inventée ! Ils l'ont inventée ! », au point de tomber inanimée. Son biographe écrit : « Quand elle se réveilla, elle reprit sa danse frénétique, criant sans discontinuer “ Ils l'ont inventée ! ” jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Elle recommença immédiatement après, sans que les membres de sa maisonnée, qui craignaient d'user sur elle

de la force, n'y puissent rien, et elle continua ainsi durant sept jours, au terme desquels elle s'éteignit... »

Les livres que contenait la malle de voyage de mon maître étaient des livres d'histoire, des recueils de poésie et des romans, ainsi que quelques textes religieux et certains traités philosophiques mineurs. Dans leurs pages, je traversai, pour la première fois, les avenues bordées d'arbres de Bain et me promenai dans le jardin des Prunes, au bord du canal vert qui longe la cité. Je combattis Thul l'Hérétique au côté du rebelle Keliadhu et regardai le ciel s'emplir de dragons déversant leurs feux semblables à des voiles d'or. Je cueillis des champignons dans le Fanlevain, chassai le vélocé cerf sauvage à travers les plaines et suivis le cours de la vive Ilbalin, sur les berges de laquelle on trouve les vergers les plus luxuriants du monde. À la cour de Velvalinhu, là où résident les rois, je vis un nouveau telkan s'agenouiller pour recevoir la haute couronne de soie noire et blanche. Je rêvais de batailles, de forêts hantées et de voyages héroïques, ainsi que des drevedi, les vampires olondriens, dont les ailes ont presque la couleur de l'indigo. Chaque soir, je me couchais sur ma paillasse et lisais à la lumière d'une lampe à huile, un bol d'argile brun en forme de goutte que m'avait offert maître Lunre.

Les cadeaux que m'offrait mon maître étaient de ceux dont la valeur ne peut être calculée. L'éducation qu'il me donnait était fantasque, conditionnée par ses passions. Ce n'était pas du tout l'éducation traditionnelle des riches Olondriens, qui consiste en l'enseignement des trois arts nobles : la lecture, la musique et la calligraphie. Mon éducation ressemblait plus à celle dispensée aux novices voués à Kuidva, quoique modifiée, rejetant certains classiques au profit de textes plus obscurs. Ainsi, je ne savais presque rien d'un ouvrage aussi fondateur que les *Essais sur la poésie* de Telidar, alors que j'avais lu plusieurs fois un petit volume intitulé *Les Neuf Textures de la lumière*. Et donc, alors que mon père m'imaginait en train de devenir un gentilhomme de Bain, je restais en fait ignorant de la plupart des choses que ces gentilshommes tiennent pour acquises. Je n'avais jamais vu de chevaux qu'en peinture, je ne savais jouer ni de la flûte ni de la guitare, mon écriture était précise mais dépourvue d'inspiration et je ne connaissais que cinq auteurs classiques. Ce que j'apprenais, ce que je connaissais, c'était la carte d'un cœur, la carte des nostalgies de Lunre de Bain. Je marchais dans les forêts de son désir et me baignais dans la mer de ses rêves. Pendant des années, j'ai parcouru les flancs et dévers des vallées de son cœur, de son exil semi-imposé, me familiarisant avec tout ce qu'il aimait, voyant le monde par les fenêtres d'agate de ses yeux.

Il était aussi réservé qu'un crabe. Ou, plus exactement, il était réticent à l'idée d'aborder certains sujets. Jamais pendant neuf ans je n'ai pu le persuader de parler de certaines choses. Parmi celles-ci, son ancienne profession, celle qu'il exerçait à Bain. Il ne m'a jamais avoué quel métier il exerçait là-bas : précepteur, imprimeur, marchand, voleur ? Mon esprit d'adolescent lui prêtait de terribles romances, mais il ne mordit jamais à l'hameçon et se contenta de rire quand je lui expliquai qu'il avait dû être pirate ou sorcier. Quand je lui demandai pourquoi il avait quitté son pays, il répondit par une citation de Leiya Tevorova : « J'ai été touchée par la grâce d'un dieu et je m'en suis révoltée indignée. »

Le soleil tanna son visage ni jeune ni vieux, qui devint aussi mat que celui d'un natif, et blanchit ses sourcils et ses courts cheveux. Avec ses membres dégingandés, il ressemblait, dans ses vêtements d'îlien, à un pantin de comédie, mais il affichait une expression tellement triste qu'il n'avait jamais l'air franchement comique. Il apprit à aimer nos vallées et nos forêts et passait de nombreuses heures à les parcourir, errant dans les collines muni d'un bâton de teck, explorant les falaises au bord de la mer. Il revenait à la maison chargé de fleurs ou de coquillages tout à fait ordinaires et m'obligeait à les contempler tandis qu'il vantait leur beauté inimitable.

— Regarde-le, disait-il, enchanté. N'est-il pas plus délicat que n'importe quelle œuvre d'art ? Ne ressemble-t-il pas à l'oreille d'une femme ? Ses courbes sont comme des notes de musique...

Sur des sujets tels que les beautés de la nature, les livres ou les couleurs de la lumière, il s'exprimait avec une passion sans bornes, qui m'amenait souvent à gémir d'épuisement. Il parlait aussi à ma mère.

Il avait étudié notre langue avec obstination, jusqu'à ce qu'il puisse chanter les arbres et les jeux d'ombre et de lumière dans la cour. Quand ma mère lui expliqua comment ces ombres étaient en résonance avec les couleurs de la fourrure du dieu de mon père, il se frotta les mains, ravi, et griffonna quelques notes dans son livre personnel.

— Laisse-moi te dire quelque chose, me dit-il un jour, la main posée sur mon épaule, alors qu'il venait de boire un verre de notre liqueur, au goût de laquelle il avait fini par s'habituer. Laisse-moi te dire quelque chose à propos des vieux. Nos appétits grandissent comme la vigne, comme les plantes malingres du désert, qui ne portent que des fleurs mais pas la moindre feuille. Tu n'as jamais vu de désert. N'as-tu pas lu Firdred de Bain ? *La terre porte des milliers de langues assoiffées*. C'est à ça que ressemble la vieillesse.

Il ne m'avait jamais paru vieux, bien que ses appétits fussent grands – qu'ils concernent les paysages, les chants des oiseaux, l'odeur de la mer, les mots de notre langue. Et il est vrai que, parfois, il allait se coucher en proie à la fièvre, le corps en ruine et portant sur son visage l'expression accablée de celui qui n'en a plus pour longtemps et qui sait que sa vie est incomplète. Je prenais soin de lui lorsqu'il était fiévreux, lui lisant à voix haute le *Vanathul*, car il croyait que les mots possédaient le pouvoir de guérir toute maladie. Je l'aimais comme si nous étions tous deux exilés ; il était le seul avec qui je pouvais parler de livres et profiter de ces conversations que Vandos appelle la « nourriture des dieux ». Et cependant, il restait en lui quelque chose d'inflexible, quelque chose qui ne pouvait être vaincu, un centre invisible qu'il protégeait farouchement et qu'il ne me révéla jamais, si bien que, alors que j'étais celui qui le connaissait le mieux, il semblait me tenir à distance. Même délirant, il ne laissa pas tomber le moindre indice.

Le vieux mot *tchavi*, par lequel je m'adressais toujours à mon maître, faisait originellement référence, sur notre île, à un magister enseignant d'anciens savoirs cryptiques. Les *tchanavi* étaient peu nombreux et leurs demeures étaient bâties au sommet des montagnes, de manière que ceux qui les recherchaient ne puissent les trouver qu'au prix d'efforts prolongés. C'étaient des hommes étranges, solitaires, familiers des forêts, utilisant un langage à sens multiples. Des hommes sans *jut*, qui jetaient leurs *janut* à la mer, dans un rituel de mort symbolique. Leurs disciples transmettaient leurs plaintes sous la forme de chants de lamentation regrettant la sombre impénétrabilité de la sagesse des *tchanavi* ; un proverbe kideti dit : « Demande à un *tchavi* de remplir ta corbeille et il te l'enlèvera. » C'étaient des esprits difficiles à appréhender, qui faisaient pleurer les hommes. Néanmoins, la majeure partie des plaintes de leurs disciples ne déploraient pas leur sagesse énigmatique, mais plutôt l'incapacité dans laquelle étaient les élèves de simplement trouver leur maître, car les *tchanavi* étaient connus pour disparaître au cœur des bois, s'évaporer dans le brouillard, et ceux qui avaient voyagé longtemps pour les rencontrer ne trouvaient souvent que le silence des montagnes. Ces chants, les « chants de l'abandon », étaient chantés lors des fêtes et exprimaient l'amour et le chagrin désespérés des disciples des *tchanavi* : « *Mon cœur saigne, il n'y a nulle paix sur la montagne, dans les cris des colombes / Mon maître a écrasé une fleur dans la boue, ne laissant que l'empreinte de son pied.* »

Les habitants de l'île, eux, appelaient Lune « l'homme jaune » ou « l'étranger ». Les regards qu'ils lui jetaient, les grimaces des anciens, les cris des enfants qui nous suivaient dans les rues me blessaient. Parfois, ils l'appelaient même *hotun*, c'est-à-dire homme sans âme, dépourvu de *jut*, paria. Je l'éloignais d'eux, de leurs larges rues propres. Il le savait, me jetant des regards amusés et accommodants alors que je le guidais à travers des buissons épineux au beau milieu de la jungle et le long de falaises vertigineuses, à travers de profondes forêts d'où montait un air froid qui me coupait la respiration tandis que, à l'aide d'un bâton, j'écartais de notre chemin des ronces mortes. Quand nous finissions par les traverser et émerger près des falaises, ma veste était si humide que le vent me faisait frissonner. Devant nous, les rochers étaient blancs de guano et, derrière eux, une mer couleur de bave se soulevait en haut-le-cœur régulier.

— Comment pouvez-vous supporter ça ? marmonnai-je un jour.

Lunre se tenait tranquillement dans la lumière éblouissante du midi, mâchonnant une lanière de racine de gingembre.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Vous comprenez ce que je veux dire. Cet endroit.

— Ah. Cet endroit...

— Vous avez vécu à Bain, vous avez visité la Grande Bibliothèque... Vous êtes un Olondrien. Vous êtes allé partout.

— Partout ? Pas vraiment...

— Ailleurs.

— Oui.

Il haussa les épaules et se tourna vers la mer. Le vent devenait plus froid et de lourds nuages plombaient le ciel. Par endroits, ils laissaient filtrer la lumière argentée du soleil, les faisant ressembler aux ventres de poissons morts. Chaque jour, chaque après-midi, de la pluie.

Lunre me donna une claque dans le dos, en gloussant.

— Ne sois pas si lugubre. Regarde !

Il se précipita vers l'orée de la forêt et ramena de ses broussailles un fruit de jamalac.

— Regarde autour de toi ! continua-t-il tout en agitant le fruit sous mon nez, répandant une odeur désagréable d'huile pour cheveux et de liqueur.

Je frappai sa main. Il rit comme si ce n'était qu'un jeu, mais il retrouva immédiatement son habituel regard pensif. Bientôt, le ciel prit la couleur de la cendre, alors que dans mon esprit flottaient des tuiles de porcelaine, des médaillons gravés des sceaux des clans olondriens, des monuments de calcaire blanc. J'aspirais à de larges rues vrombissant du bruit de roues de chariots, à des marchés remplis de gens, à des ponts, des bibliothèques, des jardins, des maisons de plaisir, à tout ce dont j'avais lu la description sans jamais le voir, au pays des livres, le pays de Lunre, à un ailleurs lointain, à un endroit autre. Le tonnerre gronda au loin, et, autour de nous, l'après-midi s'assombrit. Lunre cracha son morceau de gingembre, qui s'envola en tournoyant dans le vent. Nous retournâmes précipitamment à la maison, sous les cris perçants des oiseaux, arrivant juste au moment où l'orage dégringolait du ciel comme une avalanche de boue.

À la maison, les arcades étaient pleines du bruit de la pluie. Dans l'entrée, je jetai un regard à Lunre. J'étais à peine capable de le voir derrière le rideau que formaient les gouttes. Il leva une main pâle et parla.

— Quoi ?

— Je vais lire, répéta-t-il, plus fort.

— Moi aussi, mentis-je en le regardant disparaître dans l'aile sud.

Une fois qu'il eut disparu, je me dirigeai vers l'arche de pierre qui donnait sur la cour. Une lueur blafarde provenant d'une fenêtre située à l'opposé de l'arche perça l'orage. Je me ruai de ce côté, me faisant tremper en quelques secondes, et frappai à la porte.

Un clic, puis un son vibrant alors qu'un éclair résonnait au loin. Sten, valet et ombre de mon père, ouvrit la porte et s'écarta pour me laisser entrer. Je passai la main sur mon visage, évacuant les gouttes d'eau qui s'y étaient accumulées, et clignai des yeux face à la lumière éclatante qui provenait du petit brasero posé aux pieds de mon père.

Il n'était pas seul. Deux hommes plus âgés étaient assis avec lui près du brasero, des hommes de haut rang, portant des capes de couleur vive sur leurs épaules. Leurs visages aquilins se tournèrent vers moi avec surprise. Mon père cessa son mouvement, un fer rouge incandescent à la main. Un domestique était agenouillé devant lui, tenant un solide bloc de teck. D'autres blocs étaient empilés à cô-